

UN PETIT TOUR DANS LE PAYS D'ANCENIS SUR LES PAS DE JULIEN GRACQ

Jacques BOISLEVE

Il suffisait à Julien Gracq d'ouvrir ses fenêtres le matin ou de faire quelques pas sur la terrasse de sa maison familiale en surplomb immédiat du quai de la Loire à Saint-Florent-le-Vieil, pour avoir sous les yeux l'île Batailleuse avec, juste devant chez lui, un alignement de peupliers qu'il appelait son « Parthénon vert ». Il n'avait qu'à franchir le pont, ce qu'il a fait très longtemps, presque tous les jours jusque dans son grand âge, pour aller faire « son tour », comme il disait, dans cette même île qui appartient aux deux-tiers à la Loire-Atlantique et pour le tiers restant au Maine-et-Loire.

L'île Batailleuse

Le Conseil Général de Loire-Atlantique n'avait pas encore fait poser au bout du pont de Saint-Florent son panneau indiquant « *Vous entrez en Bretagne historique* », qui pourrait avoir son pendant, côté Saint-Florent : « *Vous entrez... en Vendée !* » - et par la grande porte, s'il vous plaît - mais à lui, le géographe et l'historien, si sensible aux *paysages-histoire*, habitant de surcroît rue du Grenier-à-Sel, cela lui convenait tout à fait de camper sur cette antique frontière aux marches de l'Empire et si rudement disputée en ces temps lointains par les Angevins et les Bretons, sans parler des Normands venus occuper épisodiquement mais longuement cette île Batailleuse qui leur doit probablement son nom. Frontière demeurée vive, un peu à la façon d'une plaie, pendant encore de trop longs siècles du fait de la cruelle petite mais interminable guerre de la Gabelle. Sitôt l'impôt sur le sel aboli, ce sont les Vendéens qui ont défilé sous les fenêtres même de Julien Gracq, en octobre 1793, pour aller se réfugier en pays chouan. Cette page d'histoire est bien connue : c'est la Virée de Galerne qui commence là, juste de l'autre côté du grand fleuve, à Varades, sitôt achevé le fameux Passage de la Loire. L'ancienne caserne des gabelous, les parents de Louis Poirier, le futur Julien Gracq, la louaient aux gendarmes. Et je crois que le grenier à sel, qu'il a connu dans son enfance, servait d'écurie.

Saint-Florent sur la rive angevine et Varades en face, avec deux ponts pour les relier depuis un siècle et demi, les deux communes se partageant depuis autant de temps la même gare : c'est dire combien le Pays d'Ancenis était familier de par sa proximité à Julien Gracq dont c'était l'horizon quotidien, et il a toujours entretenu avec lui des relations de bon voisinage : pour preuve ses promenades journalières dans l'île Batailleuse.

On est évidemment tenté de voir dans les nombreux fragments consacrés à l'île Batailleuse l'exact pendant pour la Loire de ses marines de Sion (sa résidence d'été sur la côte vendéenne) pour l'océan. Ce paysage, que dans les deux cas il a directement sous les yeux, littéralement l'inspire. « *Le saule trempe aux eaux brumeuses et les marie aux berges aussi doucement que le petit-gris bordant la peau nue ; le peuplier en arrière déploie sa voilure haute, avec cet air noble et sourcilleux qu'il a de naviguer toujours par files d'escadre : l'arbre de l'eau et l'arbre de l'air s'apparient et se conjuguent sur cette lisière tendre...* Ces choses vues et par lui, si sensible au spectacle de la nature, fortement ressenties, deviennent sous sa plume, par la magie de son style, pure poésie.

Varades

Il aimait aussi aller vers le village de pêcheurs de la Meilleraie et se souvenait avoir vu dans son jeune temps, comme il me l'a un jour confié, les fiers-à-bras de la Meilleraie à l'œuvre sous le rocher

de Saint-Florent, tirant *en équipe* sur la senne grosse de poissons, car la Loire alors était encore généreuse, comme les terres de vallée et les îles, ravagées certes mais fécondées aussi à chaque inondation. L'année de sa naissance (Gracq est né à Saint-Florent en juillet 1910) fut celle de la grande crue, restée en France dans toutes les mémoires. Il lui arrivait d'évoquer un souvenir de famille en lien avec ce tragique événement : une grande brèche ayant emporté la levée du chemin de fer, un peu en amont de la gare de Varades, les maisons, en contrebas, avait été soudainement envahies par les flots. C'est, m'a-t-il raconté, l'acrobate d'un cirque de passage qui a plongé dans les eaux boueuses pour récupérer ce qui pouvait encore l'être du naufrage dans la maison de ses cousins. Car les Poirier avaient là, en effet, de la famille près de la gare et ils possédaient aussi des terres sur Varades, où – malgré la dite frontière restée si longtemps encore dans les têtes – le bon Dieu de Saint-Florent opposé au Diable de Varades ! Gracq et les siens n'étaient pas du tout en pays inconnu et ne partageaient en rien, me semble-t-il, la légendaire prévention des gars des Mauges envers *ceux de la Galerne* et de ceux de la Vallée envers ceux des coteaux.

Avant que l'arthrose ne contraigne cet infatigable promeneur solitaire à restreindre son grand tour, Gracq aimait, sitôt dépassés les jardins et les vignes de la Basse-Meilleraie, poursuivre sa marche vers la Grande Prée de Varades, n'omettant jamais de glisser au fond de sa poche quelques morceaux de sucre pour les donner en passant aux chevaux ! On peut être, en effet, un très grand écrivain et ne rien dédaigner, bien au contraire, des menues mais attachantes présences que nous offre, en certains lieux presque à chaque pas, la nature la plus ordinaire. Belle occasion de souligner ici tout le profit littéraire qu'il a su tirer dans ses recueils – *Lettrines 1*, *Lettrines 2* et *Carnets du grand chemin* - de telles observations et réminiscences, avec son exceptionnelle capacité à mettre les choses en mots.

La Loire

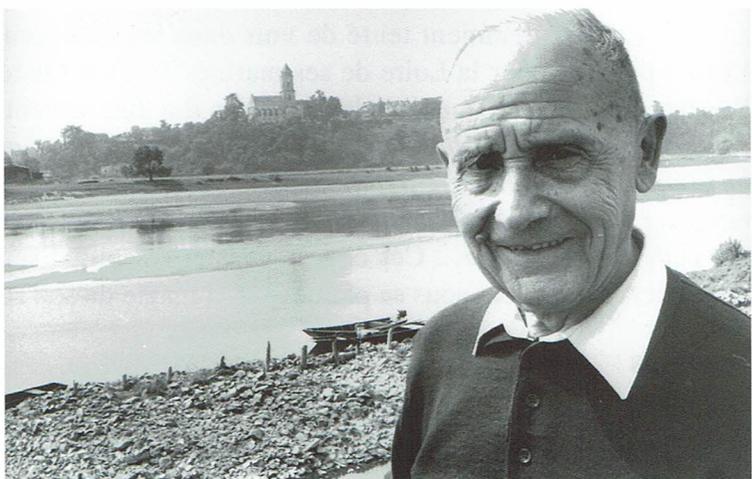
Cette Loire au quotidien, si proche encore d'une enfance toujours à portée de souvenir, n'en reste pas moins chez Gracq en totale résonance avec le vaste monde dont elle offre un singulier raccourci. Selon les jours et les heures, Sénégal et Orénoque, « *gris ou bleu selon le moment* », ou Nil limoneux. Tantôt redoutable et grouillant marécage puis fleuve de sable, avec ses « *menues coulées de Sahara* » où se mêlent lectures d'enfance (Jules Verne notamment), science du géographe et rêveries bachelardiennes à propos des profondeurs abyssales de l'Evre qu'hanteraient des bêtes légendaires, poissons plus que centenaires...

Une chose encore est à remarquer, s'agissant de la Loire : c'est la façon dont il en parle, *en riverain*. Comme Maurice Genevoix bien plus en amont, Hervé Bazin (qui fut un temps, par-delà la Loire, son voisin d'Anetz) ou Lucien Bodard et même Pascal Quignard, l'un à Ancenis, l'autre à Oudon, il a comme eux du fleuve une connaissance *intime*. On est frappé par la justesse de ses observations qui sollicitent tous les sens « *Le peuplier : l'odeur jaune, odeur passée comme passe une couleur, un peu surie, un peu poussiéreuse de ses feuilles sur les prairies au bord de Loire, en septembre, a été pour moi l'odeur même de l'automne commençant ...* » - *cette ambiance de Loire, unique par sa lumière, ses variations intenses au fil des heures, ses vifs contrastes au fil des saisons entre subites colères et trop longues langueurs - Loire tout à la fois sensuelle, avec près des berges, son sable « doux comme celui d'une dune » et trompeuse : « eau calme, en apparence, et traîtreusement violente dès qu'on y plonge un peu profond... ».*

Julien Gracq, devant la Loire et l'île
Batailleuse.

A l'arrière-plan : Saint-Florent,
son village natal.

(photo Jacques Boislève)



Le train

Les ponts sur la Loire, la gare de Varades, l'omnibus qui faisait la navette entre la gare et l'hôtel de la Boule d'or à Saint-Florent, cette évocation de ses souvenirs d'enfance, Julien Gracq, comme il se doit pour un écrivain, en fait aussitôt l'amorce d'un récit. Ainsi l'ivrogne du pont, escorté et chahuté par une ribambelle de gamins (à lire dans *Lettrines 2*).

Que ce soit vers Angers ou pour aller à Nantes, cette ligne de chemin de fer, ainsi haussée au-dessus des plus hautes eaux et serrant souvent le fleuve au plus près, notamment dans la traversée du Pays d'Ancenis, était particulièrement familière à Gracq auquel elle offrait pratiquement de bout en bout, une vue exceptionnellement panoramique sur la Loire. Elle l'emmenait naguère vers le lycée de Nantes et le bord de mer pour les vacances, avant de le ramener plus tard de Paris et de Quimper vers Saint-Florent. Il a consacré de belles pages au spectacle permanent qu'offre au voyageur cette voie ferrée courant sur sa levée. Ainsi, dans *La Forme d'une ville*, la proximité d'Angers : « *Ce qui me plaisait – et ce qui me plaît encore dans ce trajet quand je le fais de jour – c'était la traînée de banlieue résidentielle, allongée contre le bord de Loire, qui annonce l'approche de la ville trois stations à l'avance, de la Possonnière à Béhuard, et de Béhuard à Bouchemaine. Il y a là (...) tout un échantillonnage de maisons de campagne qui va du kiosque turco-hindou au faux Trianon, et qui transporte sur les coteaux de la Loire, le style architectural, mi-baroque, mi-onirique, des plages de la Belle Epoque...* » Dans *Un beau ténébreux*, on retrouve cette même ligne familière à Christel, un des plus attachants personnages du roman : « *Je revenais une nuit d'Angers à Nantes par le rapide. Il y a là presque à mi-parcours un paysage que j'aime, où la Loire se resserre entre les hautes collines boisées, couronnée de châteaux, un val vraiment royal (...) Et juste à ce point – l'espace de deux à trois secondes -, il fit clair comme en plein jour, une lumière d'apocalypse, une lumière déchirante de magnésium, jusqu'à l'extrême horizon (...) Le lendemain, j'appris par les journaux qu'un bolide avait traversé le ciel de Loire...* »

Gracq, le mieux placé pour l'observer, ne manque pas également de noter dans *La Forme d'une ville* le grand basculement qui oppose ces deux Loire qui s'ignorent : « *celle des pêcheurs d'anguilles à l'amont de Nantes* » et « *celle des raffineries* » à l'aval : cet estuaire suractif, si différent de sa douce, mais néanmoins traîtresse, rivière florentaise.

Ancenis

Reprenons la pente naturelle du fleuve qui, de Saint-Florent à la mer, fut sa première ligne de vie, le temps d'une courte étape à Ancenis, le jeudi, jour de marché, pour mentionner le premier rendez-vous manqué de l'enfant Poirier avec la musique : la potion amère de ses cours de piano, rue Barême. Il avait 9 ans. Les vieilles demoiselles, leur sombre salon, la rue déserte : « *Tout cela – plus proche finalement de Balzac que de Julien Green d'Adrienne Mesurat – cet enlèvement lent, cette rigidité et ce froid funèbre qui figeait peu à peu, longtemps avant la mort, un couple de vieilles filles ruinées au fond d'une ruelle de sous-préfecture...* » (*Lettrines 2*) Passons : Gracq n'est pas le seul à avoir manqué sinon éreinté Ancenis. Comme Prévert l'a fait aussi, d'une simple phrase assassine sur l'institution religieuse où était allé son père et avant eux Flaubert et Maxime du Camp. Gracq aimait sans doute trop Nantes pour ne pas considérer avec condescendance Angers et Ancenis jugées en comparaison trop irrémédiablement provinciales. Mais, lui si dur pour la rue Barême « (...) *sans une boutique, sans un cri d'enfant, bordée de grises maisonnettes à un étage où devaient habiter des chaisières, des prêtres retraités, des ouvrières en chambre (...)* » a de la tendresse en revanche pour le jardin de pierre secret qu'est à ses yeux au cœur de la petite ville la rue de Charost que – ainsi qu'il le confie dans *La Forme d'une ville* – « *(il) aime toujours remonter en direction du champ de foire à la fin d'une matinée claire...* »

Les Folies-Siffait

Comment ne pas dire enfin un mot de ce romantique et vertigineux balcon sur la Loire noyé dans la verdure, accroché au-dessus du fleuve dès les premières hauteurs et garennes sauvages du Sillon de Bretagne que sont les Folies-Siffait et dont plusieurs fois nous avons parlé ensemble. Ces fausses ruines hyper-romantiques, Gracq les évoque dans un beau passage des *Carnets du grand chemin* que j'ai eu

le plaisir de lire à haute voix *in situ* lors d'une promenade littéraire à laquelle participait celui-là même qui avait accompagné Gracq, bien des années avant, dans sa découverte de ce lieu enchanté « *Dans le site peu connu de la Folie-Siffait, proche de la Loire et du petit village du Cellier, site que Stendhal, et, je crois bien George Sand ont visité au siècle dernier, partout des escaliers en impasse, des échaugettes, des belvédères sans panorama, des pans de courtine isolés, des soutènements pour jardins suspendus, des contreforts qui semblent épauler au-dessus du vide le mur de fond d'un théâtre antique, renvoient, sous l'invasion des arbres, l'image d'un château non pas ruiné, mais éclaté dans la forêt qu'il peuple partout de ses fragments...* »

N'avons-nous pas là le prototype même de ces lieux en surplomb comme Gracq les affectionne, en vrai (Avranches, Fougères, Mortain...) ou en rêve (le jardin ensauvagé et lui aussi à flanc de coteau d'Orsenna, dans *Le Rivage des Syrtes*), déjà plus fantastique, avec sa vue plongeante sur l'île perdue, que le trop large panorama qui s'ouvre sur la Loire des terrasses du Mont-Glonne, salué avec lyrisme par Louis Aragon venu *voir et toucher* dans l'église abbatiale de Saint-Florent le *Bonchamps* *graciant les prisonniers* de David d'Angers ou même que les encorbellements du Champalud, tout près d'ici sur l'autre rive, près du château des Vidal de la Blache à Champtoceaux, au cœur des ruines de la formidable citadelle. Mais, toujours en compagnie de Gracq, après cette incursion faite sur ses pas et avec lui dans le Pays d'Ancenis, nous voici déjà revenus sur la rive gauche, vers son lieu d'origine : Saint-Florent, qu'au fond, sans l'avoir vraiment voulu, il n'a jamais tout à fait quitté.

Julien Gracq : marginal et magistral

Célèbre et méconnu : la formule s'applique parfaitement à Julien Gracq. Écrivain reconnu pour l'excellence de son style et la force d'évocation de sa prose, mais qui a vécu près d'un siècle (22 juillet 1910-22 décembre 2007) volontairement retranché derrière son œuvre et soucieux de ne pas mélanger les genres. Vie ordinaire d'un côté, et ce métier de professeur de lycée qu'il va exercer jusqu'à sa retraite, appliquée et discrète à l'image de son nom d'état civil, lui-même très ordinaire : Louis Poirier. De l'autre, l'aventure de l'écriture qu'il inaugure à 27 ans avec un récit hyper-romantique : *Au château d'Argol*.

Ce premier livre signé Julien Gracq nous montre d'emblée la capacité de cet écrivain à nous transporter ailleurs par la magie des mots et des images que leur subtil agencement suscite sous sa plume. Ici, une Bretagne mythique que seuls de tels écrits permettent de retrouver. Et là, aux marches d'un Orient de légende qui n'attendait, depuis des siècles, qu'une occasion pour déferler sur *Le Rivage des Syrtes*. Cet envoûtant récit métaphorique sur la vie et la mort des civilisations vaudra à son auteur la gloire, en 1951, avec l'attribution du prix Goncourt... qu'il refuse.

Dissipons tout de suite le durable malentendu qui s'en suivit. Non ! Ce n'est pas par orgueil ni dédain que Julien Gracq refusa cette consécration, mais pour signifier, dans le droit fil de son pamphlet publié un an plus tôt – *La littérature à l'estomac* –, cette chose toute simple que trop de bruit autour des livres et de sordides marchandages autour des prix finissent par faire perdre de vue : les livres sont d'abord faits...pour être lus ! C'est là et nulle part ailleurs le lieu de la rencontre entre l'auteur et son lecteur, le seul qui rende vraiment possible la miraculeuse osmose entre l'acte d'écrire et le fait de lire. Prophétique cette dénonciation par Gracq des dérives médiatiques qui ont atteint depuis des sommets, et exemplaire son constant retrait des tréteaux.

Gracq, infatigable lecteur (aimant Chateaubriand, Stendhal et Balzac, mais aussi Edgar Poe, André Breton, Ernst Junger et... Jules Verne) et grand promeneur (dans Nantes, au bord de la mer, à la campagne...), nous fait partager dans ses essais et ses recueils, non sans humour et causticité le cas échéant, ses découvertes, ses impressions, ses admirations, ses suspicions. Lieux ou livres jalonnent ses fragments, où la description se fait pure poésie et la notation lumineuse.

Pour l'apprivoiser, je suggère à ceux qui ne l'auraient pas encore pratiqué d'aborder cet auteur parce qu'il a de plus abordable précisément : ses recueils de notes et de croquis : *Lettrines 1 et 2*, *Carnets du grand chemin*. Côté récits, commencez par *Un balcon en forêt*. Alors, vous verrez, le charme opérera de lui-même. Et l'ayant ainsi vérifié par vous-mêmes, vous pourrez, après tant d'autres, le confirmer : « Oui, Julien Gracq, maître du style et maître du paysage, analyste particulièrement intuitif et esprit libre, est bien un grand écrivain ! » ■